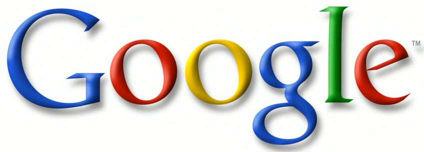
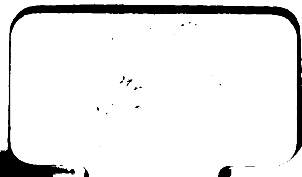



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



RÉIMPRESSION DES ÉDITIONS ORIGINALES

DES PIÈCES DE MOLIÈRE

LES FACHEUX

TIRAGE.

350	exemplaires	sur papier vergé (nos 44 à 393).
20	—	sur papier Whatman (nos 24 à 43).
20	—	sur papier de Chine (nos 4 à 23).
2	—	sur parchemin (nos 2 et 3).
1	—	sur vélin (no 1).

393 exemplaires, numérotés.

No 226

MOLIÈRE

LES FACHEUX

Édition originale

RÉIMPRESSION TEXTUELLE PAR LES SOINS

DE

LOUIS LACOUR

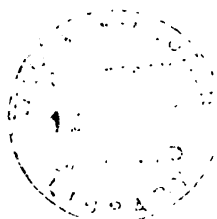


PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXIV





NOTICE

Nous l'avons dit dans la préface de l'*École des Maris*, le succès de cette pièce avait engagé Fouquet à commander à Molière une comédie-ballet pour la fête qu'il se proposait de donner au roi. Telle est l'origine de la création singulière des *Facheux*[1], à laquelle se rattachent tant de souvenirs. Les *Facheux* marquent le plus beau jour de la fortune inouïe de Fouquet, rappellent sa chute, les ruines qu'elle entraîna et l'histoire de cette vice-royauté qu'on nommait la surintendance des finances, pouvoir fatal à la plupart de ceux qui l'occupèrent.

Les hôtes de Fouquet, spectateurs des *Facheux*, furent Louis XIV, la reine mère, les

1. Nous devons faire remarquer l'orthographe du titre des *Facheux* sur la première édition. C'est à tort que les bibliographes l'ont écrit *Fascheux* ou *Fâcheux*.

princes et l'élite de la cour. Le roi arriva au château de Vaux le 17 avril 1661, deux jours après Molière, et ne partit que dans la nuit suivante à deux heures du matin. Fouquet avait cédé aux comédiens une partie de son parc, transformée pour la circonstance en un théâtre d'été, où l'on avait prodigué les féeries du luxe et de la machination. Jamais la pièce ne fut représentée depuis avec cette splendeur. Molière parut d'abord sur la scène dans son costume de ville, et, s'adressant au roi, s'excusa de ne pouvoir lui donner le spectacle qu'il attendait, ayant manqué de temps et d'artistes pour composer son divertissement. Tout à coup, au milieu de quantité de jets d'eau naturels, Madeleine Béjart, encore jolie malgré ses quarante-trois ans, sortit d'une coquille sous les traits d'une naïade et récita le pompeux monologue composé par Pellisson. Il reste un admirable récit de cette première scène envoyé à Maucroix par La Fontaine, qui jouissait de grandes libertés, en compagnie de Pellisson, à la cour de Fouquet :

D'abord aux yeux de l'assemblée
Parut un rocher si bien fait,
Qu'on le crut rocher en effet;
Mais insensiblement, se changeant en coquille,
Il en sortit une nymphe gentille.

Molière n'avait pas eu de peine à choisir le sujet qui pouvait le mieux plaire à son protec-

teur. C'est dans les antichambres des financiers qu'il fallait aller étudier les solliciteurs de toute classe, les donneurs d'avis et fournisseurs de projets, faiseurs

De ces chimères vaines
Dont les surintendans ont les oreilles pleines.

Jamais particulier richissime n'a été entouré de plus hauts et bas mendiants que Fouquet. Pour se faire une idée des convoitises sans cesse en éveil autour de lui, il suffit de dire que la maison de Vaux, en temps ordinaire, roulait sur une domesticité d'environ six cents personnes.

Si Molière n'a pas été inspiré par Fouquet, il a puisé sûrement ses idées dans la vie en poste de son nouveau Mécène.

Autrement, lui qui devait posséder dans ses cartons une quantité de pièces achevées et de scénarios, il n'aurait eu qu'à choisir le premier venu parmi ceux qui se seraient le mieux appropriés à la magnificence du spectacle projeté. Au lieu de cela nous le voyons obligé de parfaire son œuvre nouvelle dans le court délai mis à sa disposition. La comédie, il prend soin de nous le dire, a été conçue, écrite, apprise et représentée en quinze jours.

Désireux de faire contribuer tous les premiers artistes à l'éclat de l'accueil royal, Fouquet im-

posa à Molière une foule de collaborateurs. Il fut secondé pour les ballets par Beauchamp, maître à danser de Louis XIV, pour les décors par Lebrun,

Dont on admire et l'esprit et la main[1],

pour les machines par Torelli,

Magicien expert et faiseur de miracles[2],

pour le prologue par Pellisson[3].

Louis XIV passe pour avoir indiqué à Molière un type oublié de sa galerie : celui du chasseur. Dorante ne figurait pas sur la scène de Vaux. Ce rôle fut intercalé dans la pièce à la représentation donnée à Fontainebleau le 27 août, et le roi aurait signalé comme modèle à Molière le marquis de Soyecourt[4].

1-2. La Fontaine, lettre à Maucroix.

3. Fouquet, prévenu de divers côtés du complot ourdi contre lui, avait cru sans doute apaiser la colère de Louis XIV en demandant à son fidèle les banalités louangeuses dont le prologue des *Facheux,* excellent d'ailleurs, est rempli :

> *Vous le verrez demain, d'une force nouvelle,*
> *Faire obéir les loix.....*

4. Maximilien de Bellefourière, marquis de Soyecourt, grand maître de la garde-robe, puis grand veneur, marié en 1656 à Madeleine de Longueil, fille du président de Maisons, était plus célèbre encore par ses aventures galantes et par ses duels que par sa passion pour la chasse. Ce serait lui qui aurait fourni à Molière les principaux termes techniques dont il s'est servi.

Dans l'intervalle écoulé entre la représentation de Fontainebleau et le jour où Molière écrivit la lettre dédicatoire qui contient l'anecdote relative au chasseur importun, l'arrestation de Fouquet s'était produite, il fallait au poëte un parrain nouveau pour l'œuvre compromise. Voilà pourquoi Louis XIV, par une adroite flatterie, est devenu le collaborateur de Molière[1]. Cette circonstance, dont sans doute celui-ci n'eût pas gardé le souvenir si Fouquet s'était maintenu; nous fait connaître à quel point les moindres désirs du souverain étaient saisis par le poëte.

Si Fouquet s'était maintenu, disons-nous, il est certain qu'au lieu du nom du roi au devant de la lettre des « *Facheux* », nous aurions lu celui du surintendant; Molière se serait servi presque des mêmes termes pour remercier son Mécène; il lui eût répété que nul n'est la victime des fâcheux plus que le ministre d'un monarque tout-puissant, qu'il avait eu raison de tirer vengeance, par une innocente satire, de ses tyrans de chaque jour. Avec combien plus de tact il eût placé l'éloge qu'il consacre au souverain ! « Il faut avouer que je n'ai jamais rien

1. La scène inspirée par le roi est la sixième de l'acte II de la première édition. Depuis longtemps nos lecteurs auront remarqué, en examinant nos éditions, que les modernes ont changé la coupure d'un grand nombre de scènes, en même temps que l'entrée et la sortie de certains personnages.

fait avec tant de facilité, ni si promptement. »

N'est-ce pas le comble de l'adresse que de se faire souffler par Louis XIV le type du chasseur fâcheux, au moment où il avoue que s'il n'a pas mis en scène toutes les espèces de fâcheux, il ne lui en faut pas tenir rigueur? Il sait que le nombre en est grand et à la cour et à la ville. Il eût pu en découvrir nombre de types originaux, en composer une comédie en cinq actes bien fournis, et avoir encore de la matière de reste.

Molière avait accepté tant de collaborateurs qu'il pouvait sans sacrifice céder à Louis XIV une part de sa gloire. N'en aurait-il pas consenti de bien plus grands pour faire oublier ses relations avec le surintendant? Pellisson, auteur de la première scène, où pourtant il avait fait parler la Naïade comme le plus empressé des courtisans, détenu à la Bastille à l'heure même où Molière s'adressait au roi, ne payait-il pas chèrement la dette de l'amitié?

On attribue, sur des mémoires qui peuvent être discutés, un autre collaborateur à Molière. Ce serait Chapelle, auquel, faute de temps, il aurait demandé la scène de Caritidès. On ajoute que celle-ci fut si mal écrite que Molière dut la refaire entièrement, et qu'il en résulta une brouille entre les deux auteurs. Cette anecdote, bien souvent et longuement racontée, doit être rangée au nombre des moins certaines de la vie de Molière.

Molière s'est principalement inspiré dans les *Facheux* de plusieurs satires de Regnier et de Scarron. Regnier priait Dieu

Qu'il nous garde en ce bas monde icy
De faim, d'un importun, de froid et de soucy.

Quant à Scarron, voué à la solitude par son esprit chagrin et les maux cuisants qu'il endurait, on sait que rien ne lui pesait plus que les « fascheux ». C'était une curiosité, ce fier podagre. Il était de mauvais ton de quitter Paris sans l'avoir vu ; aussi fournit-il à Molière les meilleurs traits de ses tableaux. Sa haine était si intense ! Il se plaint vivement :

De ceux qui font d'éternelles redites,
De ceux qui font de trop longues visites.

Un des passages les plus saillants des *Facheux* est celui qui se rapporte aux efforts tentés par Molière pour combattre la manie du duel[1]. Il ne nous importe que le poëte obéît encore au roi dans cette circonstance, le fait est que peu de préjugés furent attaqués par lui avec plus de persistance et de courage. Nous aurons l'occasion de citer des temps peu connus de sa vie

1. L'allusion d'Éraste aux lois sur les duels dut être aisément saisie par Soyecourt, qui s'était trouvé mêlé à bon nombre d'affaires d'honneur.

où il fut témoin de duels dont le résultat dut l'affecter profondément.

Nous n'avons pas le texte de la pièce telle qu'elle fut jouée chez Fouquet. Il est difficile, d'admettre que Molière n'ait point ajouté ou retranché différents passages lors de la représentation sur le théâtre du Palais-Royal. Il nous semble voir une intercalation de ce genre dans quatre vers de la tirade d'Éraste :

Il sait faire obéir les plus grands de l'État,
Et je trouve qu'il fait en digne potentat.
Quand il faut le servir, j'ai du cœur pour le faire,
Mais je ne m'en sens point quand il faut lui déplaire.

De ce que Molière avait accepté le concours de Louis XIV, et sans doute celui du grand veneur, on en conclut, aussitôt après la mise en vente de sa pièce, qu'il ne travaillait que sur de prétendus mémoires que lui envoyaient les gens de cour. Cette idée singulière de l'auteur des *Nouvelles nouvelles* est basée sur le grand nombre d'originaux copiés dans les *Facheux*. Il lui paraît impossible qu'un même homme puisse reproduire tant de gens au naturel, et que des caractères différents « si bien touchés et si bien finis » puissent être peints par une même main. Cette critique, qui veut être méchante, n'est que sotte et injuste et tourne à la gloire du comique inimitable.

Un fâcheux que Molière ajouta le dernier à sa

galerie est celui qui figure dans l'hommage au roi : « le facheux faiseur de dédicaces », parasite particulier au XVII° siècle, et le plus insupportable pour les manieurs d'argent. Ce trait, que Molière avait dû réserver pour sa lettre à Fouquet, aurait eu en effet plus de sel adressé au surintendant, celui-ci étant sans défense contre les quémandeurs, tandis que pour solliciter le roi il fallait suivre toute une procédure et courir la chance de se voir rebuté.

Comme compensation à ses ennuis lors de la chute de Fouquet, Molière attendait la naissance du Dauphin, prévue par lui dans l'*École des Maris*. Cet événement, qui se produisit le 1er novembre, rendit un grand service aux comédiens. Ils purent donner, sans provoquer l'attention, la première représentation des *Facheux*. Celle-ci eut lieu le 4 novembre, avec un très-grand succès. La pièce, rendue célèbre par le coup d'État qui l'avait suivie, fut jouée dans sa nouveauté quarante-cinq fois consécutives (théâtre du Palais-Royal).

Recherchons les noms des interprètes. Au château de Vaux, comme on le voit dans l'avertissement, ce furent d'abord Molière et celle qui devint peu après sa belle-sœur[1]. Ils reparurent ensuite dans la pièce. Madeleine joua Orphise, et Molière, à ce qu'on croit, se multiplia sous

1. Le mariage de Molière fut célébré le 20 février 1662, deux jours après l'impression des *Facheux*.

les traits de divers fâcheux : des intervalles avaient été ménagés exprès pour permettre aux mêmes acteurs de revenir sous d'autres habits[1]. L'Épy joua le rôle de Damis, La Grange celui d'Éraste, du Parc et sa femme ceux de La Montagne et d'Orante. L'emploi de Climène fut tenu par Mlle de Brie.

La pièce ne fut donnée à l'imprimeur qu'au commencement de 1662. Le privilége porte la date du 5 février.

L'édition originale est un in-12 de 11 feuillets préliminaires et de 76 pages. Les pages 10 à 12 manquent, ce qui s'explique par des modifications introduites après coup dans la dédicace et dans la préface[2]. Quoiqu'il ne soit pas supposable que Molière ait mis sous presse des compliments pour Fouquet, il avait peut-être laissé des allusions qui n'auront pas convenu, peut-être quelques détails sur les fêtes de Vaux, la présence du roi et de la cour, le théâtre, les jardins, enfin tout ce que cette phrase de l'avertissement, renferme de sous-entendus dans sa concision significative : « Il n'y a personne qui ne sçache pour quelle réjouissance la pièce fut composée, et cette fête a fait un tel

1. Voy. l'Avertissement.

2. Il y en eut également dans la pièce. Le passage que nous avons signalé plus haut est, croyons-nous, une addition. La scène II du IIIe acte contient trois vers et demi de moins dans un endroit où il a certainement dû exister une allusion aux fatigantes fonctions du surintendant.

éclat qu'il n'est pas nécessaire d'en parler. » Les archives de la Comédie française ne donnent aucune indication pour l'éclaircissement de ce point délicat, seulement leur silence permet de conjecturer que Fouquet, au moment de son arrestation, n'avait point encore remercié Molière ni payé les violons.





VARIANTES

Page 21.

« Et fait qu'en sa presence elle n'ose me voir. »

VAR. :

Et malgré ses bontés lui défend de me voir.

(1682.)

P. 23.

« Accordez-moy du moins, pour grace singuliere. »

VAR. :

Accordez-moy du moins, par grace singuliere.

(1682.)

— P. 39.

« Et n'ont point de ces lieux le beau monde chassé. »

D'après l'édition de 1682 la scène s'arrêtait là. On omettait les quatre derniers vers à la représentation.

— P. 43.

J'ay par un ordre expres quelque chose à vous dire. »

VAR. :

J'ay par son ordre exprés quelque chose à vous dire.

(1682.)

— Page 49.

« Bien mieux dans le respect que dans la jalousie. »

VAR. :

Bien mieux dans les respects que dans la jalousie.

(1673.)

— P. 57.

« Qui plioit des gaulis aussi gros que les bras. »

VAR. :

Qui plioit des gaulis aussi gros que le bras.

(1682.)

— P. 63.

« Enfin j'aurois voulu que des gens bien instruits. »

VAR. :

Pour moi, j'aurois voulu que des gens bien instruits.

(1682.)

— P. 66, l. 3.

« Toute sorte de sens et raison. »

VAR. :

Toute sorte de sens et de raison.

(1682.)

— Même page, l. 9.

« Et inspectateurs desdites inscriptions. »

VAR. :

Et spectateurs desdites inscriptions.

(1682.)

— Page 67.

« **Achevez promptement.** »

Ce vers inachevé a été omis dans l'édition de 1682. Lorsqu'on songe au sujet de la requête de Caritidès et à l'analogie de la situation d'Éraste avec celle du surintendant, on doit nécessairement en conclure que cette moitié de vers était suivie d'une allusion louangeuse à Fouquet, coupée par prudence en 1662.

— P. 69.

« Et vous viennent toujours promettre tant de bien. »

VAR. :

Et nous viennent toujours promettre tant de bien.

(1682.)



LES
FACHEVX
COMEDIE,

DE I. B. P. MOLIERE.

REPRESENTÉE SVR LE Theatre du Palais Royal.



A PARIS,
Chez GVILLAVME DE LVYNE, Libraire Iuré, au Palais, dans la Sale des Merciers, à la Iustice.

M. DC. LXII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



AV ROY.

SIRE,

I'adjouste vne Scene à la Comedie, et c'est vne espece de Fascheux assez insuportable, qu'vn homme qui dedie vn liure. VOSTRE MAIESTÉ *en sçait des nouuelles plus que personne de son Royaume, et ce n'est*

pas d'aujourd'huy qu'elle se voit en Bute à la furie des Epistres dedicatoires. Mais bien que ie suiue l'exemple des autres, et me mette moy-mesme au rang de ceux que i'ay ioüez, i'ose dire toutefois à VOSTRE MAIESTE', *que ce que i'e nay fait, n'est pas tant pour luy presenter vn Liure, que pour auoir lieu de luy rendre grace des succés de cette Comedie. Ie le dois,* SIRE, *ce succés, qui a passé mon attente, non seulement à cette glorieuse approbation, dont* VOSTRE MAIESTE' *hon-*

nora d'abord la Piece, et qui a entraisné si hautement celle de tout le monde; mais encore à l'ordre qu'elle me donna d'y adjouster vn caractere de Fascheux, dont elle eut la bonté de m'ouurir les idées elle-mesme, et qui a esté trouué par tout le plus beau morceau de l'Ouurage. Il faut auouër, SIRE, *que ie n'ay iamais rien fait auec tant de facilité, ny si promptement, que cet endroit, où* VOSTRE MAIESTÉ *me commanda de trauailler. I'auois vne ioye à luy obeir, qui me valoit*

bien mieux qu'Apollon, et toutes les Muses; Et ie conçois par là ce que ie serois capable d'executer pour vne Comedie entiere, si i'estois inspiré par de pareils commandemens. Ceux qui sont nez en vn rang éleué, peuuent se proposer l'honneur de seruir VOSTRE MAIESTÉ *dans les grans emplois; mais pour moy, toute la gloire où ie puis aspirer, c'est de la réjoüir. Ie borne là l'ambition de mes souhaits; et ie croy qu'en quelque façon ce n'est pas estre inutile à la France, que de contri-*

buër quelque chose au diuertissement de son Roy. Quand ie n'y réussiray pas, ce ne sera iamais par vn defaut de zele, n'y d'estude; mais seulement par vn mauuais destin, qui suit assez souuent les meilleures intentions, et qui sans doute afligeroit sensiblement,

SIRE,

De Vostre Majesté.

Le tres-humble, tres-obeïssant, et tres-fidelle seruiteur et subjet,

I. B. P. MOLIERE.



IAMAIS entreprise au Theatre ne fut si precipitée que celle-cy; et c'est vne chose, ie croy, toute nouuelle, qu'vne Comedie ait esté conceuë, faite, apprise et representée en quinze iours. Ie ne dis pas cela pour me piquer de l'*impromptu*, et en pretendre de la gloire; mais seulement pour preuenir certaines gens, qui pourroient trouuer à redire, que ie n'aye pas mis icy toutes les especes de Fâcheux, qui se trouuent. Ie sçay que le nombre en est grand, et à la Cour, et dans la Ville, et que sans Episodes, i'eusse bien pû en composer vne Comedie de cinq Actes bien fournis, et auoir encor de la matiere de reste. Mais dans le peu de temps qui me fut donné, il m'estoit impossible

de faire vn grand dessein, et de resver beaucoup sur le choix de mes Personnages, et sur la disposition de mon sujet. Ie me reduisis donc à ne toucher qu'vn petit nombre d'Importuns; et ie pris ceux qui s'offrirent d'abord à mon esprit, et que ie creus les plus propres à réjoüir les augustes personnes deuant qui i'auois à paroistre; et pour lier promptement toutes ces choses ensemble, ie me seruis du premier nœud que ie pus trouuer. Ce n'est pas mon dessein d'examiner maintenant si tout cela pouuoit estre mieux, et si tous ceux qui s'y sont diuertis ont ry selon les regles: Le temps viendra de faire imprimer mes remarques sur les Pieces que i'auray faites; et ie ne desespere pas de faire voir vn iour, en grand Autheur, que ie puis citer Aristote, et Horace. En attendant cet examen, qui peut-estre ne viendra point, ie m'en remets assez aux decisions de la multitude; et ie tiens aussi difficile de combattre vn Ouurage

que le public approuue, que d'en deffendre vn qu'il condamne.

Il n'y a personne qui ne sçache pour quelle réjouïssance la Piece fut composée, et cette feste a fait vn tel éclat, qu'il n'est pas necessaire d'en parler; mais il ne sera pas hors de propos de dire deux paroles des ornemens qu'on a meslez auec la Comedie.

Le dessein estoit de donner vn Ballet aussi; et comme il n'y auoit qu'vn petit nombre choisi de Danceurs excellens, on fut contraint de separer les Entrées de ce Ballet, et l'auis fut de les jetter dans les Entre-Actes de la Comedie, afin que ces interualles donnassent temps aux mesmes Baladins de reuenir sous d'autres habits. De sorte que pour ne point rompre aussi le fil de la Piece, par ces manieres d'intermedes, on s'auisa de les coudre au sujet du mieux que l'on put, et de ne faire qu'vne seule chose du Ballet, et de la Comedie: mais comme le temps estoit fort preci-

pité, et que tout cela ne fut pas reglé entierement par vne mesme teste, on trouuera peut-estre quelques endroits du Ballet, qui n'entrent pas dans la Comedie aussi naturellement que d'autres. Quoy qu'il en soit, c'est vn meslange qui est nouueau pour nos Theatres, et dont on pourroit chercher quelques authoritez dans l'Antiquité; et comme tout le Monde l'a trouué agreable, il peut seruir d'idée à d'autres choses, qui pourroient estre meditées auec plus de loisir.

D'abord que la toille fut levée, vn des Acteurs, comme vous pourriez dire moy, parut sur le Theatre en habit de Ville, et s'adressant au Roy auec le visage d'vn homme surpris, fit des excuses en desordre sur ce qu'il se trouuoit là seul, et manquoit de temps, et d'Acteurs pour donner à sa Majesté le diuertissement qu'elle sembloit attendre. En mesme temps, au milieu de vingt jets d'eau naturels, s'ouurit cette

coquille, que tout le monde a veuë; et l'agreable Nayade qui parut dedans s'auança au bord du Theatre, et d'vn air heroïque prononça les Vers, que Monsieur Pelisson auoit faits, et qui seruent de Prologue.

PROLOGVE.

POur voir en ces beaux lieux le plus grand Roy du Mond
Mortels ie viens à vous de ma grotte profonde.
Faut-il en sa faueur, que la Terre ou que l'Eau
Produisent à vos yeux vn spectacle nouueau?
Qu'il parle, ou qu'il souhaitte: Il n'est rien d'impossible:
Luy-mesme n'est-il pas vn miracle visible?
Son regne si fertile en miracles diuers,
N'en demande-t-il pas à tout cet Vniuers?
Ieune, Victorieux, Sage, Vaillant, Auguste,
Aussi doux que seuere, aussi puissant que iuste,
Reigler, et ses Estats, et ses propres desirs,
Ioindre aux nobles trauaux les plus nobles plaisirs,
En ses iustes projects iamais ne se méprendre,
Agir incessamment, tout voir, et tout entendre;
Qui peut cela, peut tout; il n'a qu'à tout oser;
Et le Ciel à ses vœux ne peut rien refuser.
Ces Termes marcheront, et si Loüis l'ordonne
Ces Arbres parleront mieux que ceux de Dodone,
Hostesses de leurs troncs, moindres Diuinitez,
C'est Loüis qui le veut, sortez Nymphes, sortez;
Ie vous monstre l'exemple, il s'agit de luy plaire,
Quittez pour quelque temps vostre forme ordinaire,
Et paroissons ensemble aux yeux des spectateurs,
Pour ce nouueau Theatre, autant de vrais Acteurs.

Vous, Soin de ses sujets, sa plus charmante estude,
Heroïque soucy, Royale inquietude,
Laissez-le respirer, et souffrez qu'vn moment
Son grand cœur s'abandonne au diuertissement :
Vous le verrez demain d'vne force nouuelle
Sous le fardeau penible, où vostre voix l'appelle,
Faire obeïr les Loix, partager les bien-faits,
Par ses propres conseils preuenir nos souhaits,
Maintenir l'Vniuers dans vne paix profonde,
Et s'oster le repos pour le donner au monde.
Qu'aujourd'huy tout luy plaise, et semble consentir
A l'vnique dessein de le bien diuertir.
Fascheux retirez-vous ; ou s'il faut qu'il vous voye,
Que ce soit seulement pour exciter sa ioye.

Plusieurs Driades accompagnées de Faunes et de Satyres, sortent des Arbres et des Termes.

La Nayade emmenne auec elle pour la Comedie, vne partie des gens qu'elle a fait paroistre, pendant que le reste se met à danser au son des Haut-bois, qui se ioignent aux Violons.



PERSONNAGES.

ERASTE.
LA MONTAGNE.
ALCIDOR.
ORPHISE.
LYSANDRE.
ALCANDRE.
ALCIPE.
ORANTE.
CLYMENE.
DORANTE.
CARITIDES.
ORMIN.
FILINTE.
DAMIS.
L'ESPINE.
LA RIVIERE, et deux Camarades.



LES
FASCHEVX.
COMEDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.


Ovs quel astre, bon Dieu, faut-il que ie sois né,
Pour estre de Fâcheux toûjours assassiné!
Il semble que par tout le sort me les adresse,
Et i'en vois, chaque iour, quelque nouuelle espece.
Mais il n'est rien d'égal au Fâcheux d'aujourd'huy;
I'ay creu n'estre iamais debarassé de luy;
Et, cent fois, i'ay maudit cette innocente enuie

Qui m'a pris à disné, de voir la Comedie,
Où, pensant m'égayer, i'ay miserablement,
Trouué de mes pechez le rude chastiment.
Il faut que ie te fasse vn recit de l'affaire;
Car ie m'en sens encor tout esmû de colere.
I'estois sur le Theatre, en humeur d'écouter
La piece, qu'à plusieurs i'auois ouy vanter;
Les Acteurs commençoient, chacun prestoit silence,
Lors que d'vn air bruyant, et plein d'extrauagance,
Vn homme à grands canons est entré brusquement
En criant, hola-ho, vn siege promptement;
Et de son grand fracas surprenant l'assemblée,
Dans le plus bel endroit a la piece troublée.
Hé mon Dieu! nos François si souuent redressez,
Ne prendront-ils iamais vn air de gens sensez,
Ay-ie dit, et faut-il, sur nos defauts extrémes,
Qu'en theatre public nous nous ioüions nous mesmes,
Et confirmions ainsi, par des éclats de foux,
Ce que chez nos voisins on dit par tout de nous!
Tandis que là dessus ie haussois les espaules,
Les Acteurs ont voulu continuer leurs Rôles:
Mais l'homme, pour s'asseoir, a fait nouueau fracas,
Et trauersant encor le Theatre à grans pas,
Bien que dans les costez il pust estre à son aise,
Au milieu du deuant il a planté sa chaise,
Et de son large dos morguant les spectateurs,
Aux trois quarts du parterre a caché les Acteurs.
Vn bruit s'est éleué, dont vn autre eust eu honte;
Mais luy, ferme, et constant, n'en a fait aucun conte;
Et se seroit tenu comme il s'estoit posé,
Si, pour mon infortune, il ne m'eust auisé.
Ha Marquis, m'a-t-il dit, prenant prés de moy place,
Comment te portes-tu? Souffre, que ie t'embrasse.
Au visage, sur l'heure, vn rouge m'est monté,
Que l'on me vist connu d'vn pareil euenté.
Ie l'estois peu pourtant, mais on en voit paroistre,

De ces gens qui de rien veulent fort vous connoistre,
Dont il faut au salut les baisers essuyer,
Et qui sont familiers iusqu'à vous tutoyer.
Il m'a fait, à l'abord, cent questions friuoles,
Plus haut que les Acteurs esleuant ses paroles.
Chacun le maudissoit, et moy pour l'arrester,
Ie serois, ay-ie dit, bien-aise d'escouter.
Tu n'as point veu cecy, Marquis; ah! Dieu me damne,
Ie le trouue assez drole, et ie n'y suis pas asne;
Ie sçais par quelles loix vn ouurage est parfait,
Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait.
Là dessus de la piece il m'a fait vn sommaire,
Scene, à Scene, auerty de ce qui s'alloit faire,
Et iusques à des vers qu'il en sçauoit par cœur,
Il me les recitoit tout haut auant l'Acteur.
I'auois beau m'en deffendre, il a poussé sa chance,
Et s'est, deuers la fin, leué long-temps d'auance;
Car les gens du bel air pour agir galamment
Se gardent bien, sur tout, d'oüyr le dénoüement.
Ie rendois grace au Ciel, et croyois de iustice,
Qu'auec la Comedie eust finy mon suplice:
Mais, comme si c'en eust esté trop bon marché,
Sur nouueaux frais mon homme à moy s'est attaché;
M'a conté ses exploits, ses vertus non communes;
Parlé de ses cheuaux, de ses bonnes fortunes,
Et de ce qu'à la Cour il auoit de faueur,
Disant, qu'à m'y seruir il s'offroit de grand cœur.
Ie le remerciois doucement de la teste,
Minutant à tous coups quelque retraite honneste:
Mais luy, pour le quitter, me voyant ébranlé,
Sortons, ce m'a-t-il dit, le monde est écoulé:
Et sortis de ce lieu, me la donnant plus seche,
Marquis, allons au Cours faire voir ma galeche;
Elle est bien entenduë, et plus d'vn Duc et Pair,
En fait, à mon faiseur, faire vne du mesme air.
Moy de luy rendre grace, et pour mieux m'en deffendre,

De dire que i'auois certain repas à rendre.
Ah parbleu i'en veux estre, estant de tes amis,
Et manque au Mareschal à qui i'auois promis.
De la chere, ay-ie fait, la doze est trop peu forte
Pour oser y prier des gens de vostre sorte.
Non; m'a-t-il respondu, ie suis sans compliment,
Et i'y vais pour causer auec toi seulement;
Ie suis des grans repas fatigué, ie te iure :
Mais si l'on vous attend, ay-ie dit, c'est iniure. ...
Tu te moques, Marquis, nous nous connoissons tous;
Et ie trouue auec toy des passe-temps plus doux.
Ie pestois contre moy, l'ame triste et confuse
Du funeste succés qu'auoit eu mon excuse,
Et ne sçauois à quoy ie deuois recourir,
Pour sortir d'vne peine à me faire mourir;
Lors qu'vn carosse fait de superbe maniere,
Et comblé de Laquais, et deuant, et derriere,
S'est auec vn grand bruit deuant nous arresté;
D'où sautant vn ieune homme amplement ajusté,
Mon importun et luy courant à l'embrassade
Ont surpris les passans de leur brusque incartade;
Et tandis que tous deux estoient precipitez
Dans les conuulsions de leurs ciuilitez,
Ie me suis doucement esquiué sans rien dire;
Non sans auoir longtemps gemi d'vn tel martyre,
Et maudit ce Fâcheux dont le zele obstiné
M'ostoit au rendé-vous qui m'est icy donné.

LA MONTAGNE.

Ce sont chagrins meslez aux plaisirs de la vie.
Tout ne va pas, Monsieur, au gré de nostre enuie.
Le Ciel veut qu'icy bas chacun ait ses Fâcheux;
Et les hommes seroient, sans cela, trop heureux.

ERASTE.

Mais de tous mes Fâcheux, le plus fâcheux encore,
Est Damis, le tuteur de celle que i'adore;
Qui rompt ce qu'à mes vœux elle donne d'espoir,
Et fait qu'en sa presence elle n'ose me voir.
Ie crains d'auoir déjà passé l'heure promise,
Et c'est dans cette allée, où deuoit estre Orphise.

LA MONTAGNE.

L'heure d'vn rendez-vous d'ordinaire s'estend;
Et n'est pas resserrée aux bornes d'vn instant.

ERASTE.

Il est vrai; mais ie tremble, et mon amour extréme
D'vn rien se fait vn crime enuers celle que i'aime.

LA MONTAGNE.

Si ce parfait amour, que vous prouuez si bien,
Se fait vers vostre objet vn grand crime de rien,
Ce que son cœur, pour vous, sent de feux legitimes,
En reuanche, luy fait vn rien de tous vos crimes.

ERASTE.

Mais, tout de bon, crois-tu que ie sois d'elle aymé?

LA MONTAGNE.

Quoy? vous doutez encor d'vn amour confirmé...

ERASTE.

Ah c'est mal-aisément qu'en pareille matiere,
Vn cœur bien enflammé prend asseurance entiere.
Il craint de se flatter, et dans ses diuers soins,
Ce que plus il souhaite, est ce qu'il croit le moins
Mais songeons à trouuer vne beauté si rare.

LA MONTAGNE.

Monsieur, vostre rabat par deuant se separe.

ERASTE.

N'importe.

LA MONTAGNE.

Laissez-moy l'ajuster, s'il vous plaist.

ERASTE.

Ouf, tu m'estrangles, fat, laisse-le, comme il est.

LA MONTAGNE.

Souffrez qu'on peigne vn peu...

ERASTE.

Sottise sans pareille!
Tu m'as, d'vn coup de dent, presque emporté l'oreille.

LA MONTAGNE.

Vos canons...

ERASTE.

Laisse-les; tu prens trop de soucy.

LA MONTAGNE.

Ils sont tous chifonnez.

ERASTE.

Ie veux qu'ils soient ainsy.

LA MONTAGNE.

Accordez-moy du moins, pour grace singuliere,
De frotter ce chapeau, qu'on voit plein de poussiere.

ERASTE.

Frotte donc, puis qu'il faut que i'en passe par là.

LA MONTAGNE.

Le voulez-vous porter fait comme le voila?

ERASTE.

Mon Dieu, dépesche toy.

LA MONTAGNE.

Ce seroit conscience.

ERASTE *apres auoir attendu.*

C'est assez.

LA MONTAGNE.

Donnez-vous vn peu de patience.

ERASTE.

Il me tuë.

LA MONTAGNE.

En quel lieu vous estes-vous fourré?

ERASTE.

T'es-tu de ce chapeau pour toûjours emparé?

LA MONTAGNE.

C'est fait.

ERASTE.

Donne-moy donc.

LA MONTAGNE *laissant tomber le chapeau.*

Hay!

ERASTE.

Le voilà par terre :
Ie suis fort auancé : que la fiéure te serre.

LA MONTAGNE.

Permettez qu'en deux coups i'oste...

ERASTE.

Il ne me plaist pas.
Au diantre tout valet qui vous est sur les bras ;
Qui fatigue son Maistre, et ne fait que déplaire
A force de vouloir trancher du necessaire.





SCENE II.

ORPHISE, ALCIDOR, ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

MAis voy-ie pas Orphise? ouy c'est elle, qui vient.
Ou va-t-elle si viste, et quel homme la tient?

Il la saluë comme elle passe, et elle en passant détourne la teste.

Quoy me voir en ces lieux deuant elle paroistre,
Et passer en feignant de ne pas me connoistre!
Que croire! qu'en dis-tu? parle donc, si tu veux.

LA MONTAGNE.

Monsieur, ie ne dis rien de peur d'estre fâcheux.

ERASTE.

Et c'est l'estre en effet que de ne me rien dire
Dans les extremitez d'vn si cruel martyre.
Fais donc quelque responce à mon cœur abbatu :
Que dois-ie presumer? parle, qu'en penses-tu?
Dy-moy ton sentiment.

LA MONTAGNE.

Monsieur, ie veux me taire,
Et ne desire point trancher du necessaire.

ERASTE.

Peste l'impertinent! va-t'en suiure leurs pas;
Voy ce qu'ils deuiendront, et ne les quitte pas.

LA MONTAGNE *reuenant.*

Il faut suiure de loin?

ERASTE.

Ouy.

LA MONTAGNE *reuenant.*

Sans que l'on me voye,
Ou faire aucun semblant qu'apres eux on m'enuoye.

ERASTE.

Non, tu feras bien mieux de leur donner auis,
Que par mon ordre exprés ils sont de toy suiuis.

LA MONTAGNE *reuenant.*

Vous trouueray-ie icy?

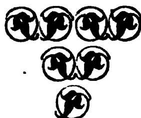
ERASTE.

Que le Ciel te confonde

Homme, à mon sentiment, le plus fâcheux du monde.

La Montagne s'en va.

Ah! que ie sens de trouble, et qu'il m'eust esté doux,
Qu'on me l'eust fait manquer, ce fatal rendez-vous.
Ie pensois y trouuer toutes choses propices;
Et mes yeux pour mon cœur y trouuent des suplices.





SCENE III.

LYSANDRE, ERASTE.

LYSANDRE.

SOus ces arbres, de loin, mes yeux t'ont reconnu,
Cher Marquis, et d'abord ie suis à toy venu.
Comme à de mes amis il faut que ie te chante
Certain air, que i'ay fait, de petite courante,
Qui de toute la Cour contente les experts,
Et sur qui plus de vingt ont desia fait des vers.
I'ay le bien, la naissance, et quelque employ passable,
Et fais figure en France assez considerable;
Mais ie ne voudrois pas, pour tout ce que ie suis,
N'auoir point fait cét air, qu'icy ie te produis.
La, la, hem, hem : écoute auec soin, ie te prie.

Il chante sa courante.

N'est-elle pas belle?

ERASTE.

Ah!

LYSANDRE.

Cette fin est iolie.

Il rechante la fin quatre ou cinq fois de suitte.

Comment la trouues-tu?

ERASTE.

Fort belle asseurément.

LYSANDRE.

Les pas que i'en ay faits n'ont pas moins d'agrément,
Et sur tout la figure a merueilleuse grace.

Il chante, parle et danse tout ensemble, et fait faire à Eraste les figures de la femme.

Tien, l'homme passe ainsi : puis la femme repasse :
Ensemble : puis on quitte, et la femme vient là.
Vois-tu ce petit trait de feinte que voilà?
Ce fleuret? ces coupez courant aprés la belle?
Dos à dos : face face, en se pressant sur elle.

Aprés auoir acheué.

Que t'en semble Marquis?

ERASTE.

Tous ces pas là sont fins.

LYSANDRE.

Ie me mocque, pour moy, des maistres Baladins.

ERASTE.

On le voit.

LYSANDRE.

Les pas donc...

ERASTE.

N'ont rien qui ne surprenne.

LYSANDRE.

Veux-tu, par amitié, que ie te les apprenne?

ERASTE.

Ma foy, pour le present, i'ay certain embarras...

LYSANDRE.

Et bien donc, ce sera, lors que tu le voudras.
Si i'auois dessus-moy ces paroles nouuelles,
Nous les lirions ensemble, et verrions les plus belles.

ERASTE.

Vne autre fois.

LYSANDRE.

Adieu, Baptiste le tres-cher
N'a point veu ma courante, et ie le vais chercher.
Nous auons, pour les airs, de grandes simpathies,
Et ie veux le prier d'y faire des parties.

Il s'en va chantant tousiours.

ERASTE.

Ciel! faut-il que le rang, dont on veut tout couurir,
De cent sots, tous les iours, nous oblige à souffrir;
Et nous fasse abaisser iusques aux complaisances,
D'applaudir bien souuent à leurs impertinences?





SCENE IV.

LA MONTAGNE, ERASTE.

LA MONTAGNE.

MOnsieur, Orphise est seule, et vient de ce costé.

ERASTE.

Ah d'vn trouble bien grand ie me sens agité!
I'ay de l'amour encor pour la belle inhumaine;
Et ma raison voudroit, que i'eusse de la haine!

LA MONTAGNE.

Monsieur, vostre raison ne sçait ce qu'elle veut;
Ny ce que sur vn cœur vne Maistresse peut.
Bien que de s'emporter on ait de iustes causes,
Vne belle, d'vn mot, rajuste bien des choses.

ERASTE.

Helas, ie te l'auouë, et déja cét aspect,
A toute ma colere imprime le respect.





SCENE V.

ORPHISE, ERASTE, LA MONTAGNE.

ORPHISE.

VOstre front à mes yeux monstre peu d'allegresse.
Seroit-ce ma presence, Eraste, qui vous blesse?
Qu'est-ce donc? qu'auez-vous? et sur quels déplaisirs,
Lors que vous me voyez, poussez-vous des soûpirs?

ERASTE.

Helas, pouuez-vous bien me demander, cruelle,
Ce qui fait de mon cœur la tristesse mortelle?
Et d'vn esprit méchant n'est-ce pas vn effet,
Que feindre d'ignorer ce que vous m'auez fait?
Celuy dont l'entretien vous a fait, à ma veuë,
Passer...

ORPHISE *riant.*

C'est de cela, que vostre ame est esmeuë?

ERASTE.

Insultez inhumaine, encor à mon malheur.
Allez, il vous sied mal de railler ma douleur;
Et d'abuser, ingrate, à maltraiter ma flâme,
Du foible, que pour vous, vous sçauez, qu'a mon ame.

ORPHISE.

Certes il en faut rire, et confesser icy,
Que vous estes bien fou, de vous troubler ainsi.
L'homme, dont vous parlez, loin qu'il puisse me plaire,
Est vn homme Fâcheux dont i'ay sceu me defaire;
Vn de ces importuns, et sots officieux,
Qui ne sçauroient souffrir qu'on soit seule en des lieux;
Et viennent aussi-tost, auec vn doux langage,
Vous donner vne main, contre qui l'on enrage.
I'ay feint de m'en aller, pour cacher mon dessein;
Et, iusqu'à mon carosse, il m'a presté la main.
Ie m'en suis promptement defaite de la sorte,
Et i'ay pour vous trouuer, rentré par l'autre porte.

ERASTE.

A vos discours, Orphise, adiousteray-ie foy?
Et vostre cœur est-il tout sincere pour moy?

ORPHISE.

Ie vous trouue fort bon, de tenir ces paroles;
Quand ie me iustifie à vos plaintes friuoles.
Ie suis bien simple encor, et ma sotte bonté...

ERASTE.

Ah ne vous faschez pas, trop seuere beauté.

Ie veux croire en aueugle, estant sous vostre empire,
Tout ce que vous aurez la bonté de me dire.
Trompez, si vous voulez, vn malheureux Amant;
I'auray pour vous respect, iusques au monument.
Maltraitez mon amour, refusez-moy le vostre;
Exposez à mes yeux le triomphe d'vn autre,
Ouy ie souffriray tout de vos diuins appas,
I'en mourray, mais enfin ie ne m'en plaindray pas.

ORPHISE.

Quand de tels sentimens regneront dans vostre ame,
Ie sçauray de ma part...





SCENE VI.

ALCANDRE, ORPHISE, ERASTE, LA MONTAGNE.

ALCANDRE.

MArquis vn mot. Madame
De grace pardonnez, si ie suis indiscret,
En osant, deuant vous, luy parler en secret.
Auec peine, Marquis, ie te fais la priere;
Mais vn homme vient-là de me rompre en visiere,
Et ie souhaite fort, pour ne rien reculer,
Qu'à l'heure de ma part, tu l'ailles appeller.
Tu sçais, qu'en pareil cas, ce seroit auec ioye,
Que ie te le rendrois en la mesme monnoye.

ERASTE *Apres auoir vn peu demeuré sans parler.*

Ie ne veux point icy faire le Capitan;
Mais on ma veu soldat, auant que Courtisan,
I'ay seruy quatorze ans, et ie croy estre en passe,
De pouuoir d'vn tel pas me tirer auec grace,

Et de ne craindre point, qu'à quelque lascheté
Le refus de mon bras me puisse être imputé.
Vn duel met les gens en mauuaise posture,
Et nostre Roy n'est pas vn Monarque en peinture.
Il sçait faire obeir les plus grans de l'Estat,
Et ie trouue qu'il fait en digne Potentat.
Quand il faut le seruir, i'ay du cœur, pour le faire:
Mais ie ne m'en sens point, quand il faut luy déplaire.
Ie me fais de son ordre vne supréme Loy.
Pour luy desobeïr, cherche vn autre que moy.
Ie te parle, Vicomte, auec franchise entiere,
Et suis ton seruiteur en toute autre matiere,
Adieu. Cinquante fois au Diable les Fâcheux,
Où donc s'est retiré cét objet de mes vœux ?

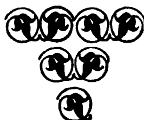
LA MONTAGNE.

Je ne sçay.

ERASTE.

Pour sçauoir où la belle est allée,
Va-t'en chercher par tout, i'attens dans cette allée.

Fin du premier Acte.





BALLET

Du premier Acte.

PREMIERE ENTREE.

DEs Ioüeurs de Mail, en criant, gare, l'obligent à se retirer, et comme il veut reuenir lors qu'ils ont fait.

DEVXIESME ENTREE.

Des Curieux viennent qui tournent autour de luy pour le connoistre, et font qu'il se retire encore pour vn moment.





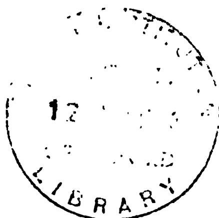
ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERASTE.

MEs Fascheux à la fin se sont-ils escartez?
Ie pense qu'il en pleut icy de tous costez.
Ie les suis, et les trouue, et pour second martire,
Ie ne sçaurois trouuer celle que ie desire.
Le tonnerre, et la pluye ont promptement passé,
Et n'ont point, de ces lieux, le beau monde chassé.
Plust au Ciel, dans les dons que ses soins y prodiguent,
Qu'ils en eussent chassé tous les gens, qui fatiguent!
Le Soleil baisse fort, et ie suis estonné,
Que mon Valet encor ne soit point retourné.







SCENE II.

ALCIPE, ERASTE.

ALCIPE.

BOn iour.

ERASTE.

Et quoy toûjours ma flâme diuertie!

ALCIPE.

Console-moy, Marquis, d'vne étrange partie,
Qu'au Piquet ie perdis, hier, contre vn S. Bouuain,
A qui ie donnerois quinze points, et la main.
C'est vn coup enragé, qui depuis hier m'accable,
Et qui feroit donner tous les Ioüeurs au Diable;
Vn coup asseurément à se pendre en public.
Il ne m'en faut que deux; l'autre a besoin d'vn pic.
Ie donne; il en prend six, et demande à refaire:
Moy, me voyant de tout, ie n'en voulus rien faire.
Ie porte l'as de trefle, admire mon malheur,
L'as, le Roy, le valet, le huict, et dix de cœur;
Et quitte, comme au point alloit la politique,
Dame, et Roy de carreau, dix, et Dame de pique.
Sur mes cinq cœurs portez la Dame arriue encor,

Qui me fait iustement vne quinte major :
Mais mon homme, auec l'as, non sans surprise extréme
Des bas carreaux, sur table, étale vne sixiéme.
I'en auois écarté la Dame, auec le Roy;
Mais luy fallant vn pic, ie sortis hors d'effroy,
Et croïois bien du moins faire deux points vniques.
Auec les sept carreaux, il auoit quatre piques;
Et, jettant le dernier, m'a mis dans l'embarras,
De ne sçauoir lequel garder de mes deux as.
I'ay jetté l'as de cœur, auec raison me semble;
Mais il auoit quitté quatre trefles ensemble,
Et par vn six de cœur ie me suis veu capot,
Sans pouuoir, de depit, proferer vn seul mot.
Morbleu fais-moy raison de ce coup effroyable.
A moins que l'auoir veu, peut-il estre croyable?

ERASTE.

C'est dans le ieu, qu'on voit les plus grands coups du sort.

ALCIPE.

Parbleu tu iugeras, toy-mesme, si i'ay tort;
Et si c'est sans raison, que ce coup me transporte;
Car voicy nos deux ieux, qu'exprés sur moy ie porte.
Tien, c'est icy mon port, comme ie te l'ay dit;
Et voicy...

ERASTE.

I'ay compris le tout, par ton recit,
Et voy de la iustice au transport qui t'agite;
Mais, pour certaine affaire, il faut que ie te quitte :
Adieu console-toy, pourtant, de ton malheur.

ALCIPE.

Qui moy? I'auray toûjours ce coup là sur le cœur :
Et c'est, pour ma raison, pis qu'vn coup de tonnerre.
Ie le veux faire, moy, voir à toute la terre*.

** Il s'en va et prest à rentrer, il dit par reflexion.*

Vn six de cœur! deux points!

ERASTE.

En quel lieu sommes nous!
De quelque part qu'on tourne, on ne voit que des foux.
Ah! que tu fais languir ma iuste impatience.





SCENE III.

LA MONTAGNE, ERASTE.

LA MONTAGNE.

MOnsieur, ie n'ay pû faire vne autre diligence.

ERASTE.

Mais me raportes-tu quelque nouuelle enfin?

LA MONTAGNE.

Sans doute; et de l'obiet qui fait vostre destin,
I'ay par vn ordre expres quelque chose à vous dire.

ERASTE.

Et quoy? déjà mon cœur aprés ce mot soûpire,
Parle.

LA MONTAGNE.

Souhaittez-vous de sçauoir ce que c'est?

ERASTE.

Ouy, dy viste.

LA MONTAGNE.

Monsieur, attendez, s'il vous plaist.
Ie me suis, à courir, presque mis hors d'haleine.

ERASTE.

Prens tu quelque plaisir à me tenir en peine?

LA MONTAGNE.

Puisque vous desirez de sçauoir promptement
L'ordre que i'ay receu de cét obiet charmant,
Ie vous diray... Ma foy, sans vous vanter mon zele,
I'ay bien fait du chemin, pour trouuer cette belle,
Et si...

ERASTE.

Peste soit fait de tes digressions.

LA MONTAGNE.

Ah! il faut moderer vn peu ses passions,
Et Seneque...

ERASTE.

Seneque est vn sot dans ta bouche,
Puis qu'il ne me dit rien de tout ce qui me touche.
Dy-moy ton ordre, tost.

LA MONTAGNE.

Pour contenter vos vœux,
Vostre Orphise... Vne beste est là dans vos cheveux.

ERASTE.

Laisse.

LA MONTAGNE.

Cette beauté de sa part vous fait dire...

ERASTE.

Quoy!

LA MONTAGNE.

Deuinez.

ERASTE.

Sçais-tu que ie ne veux pas rire?

LA MONTAGNE.

Son ordre est qu'en ce lieu vous deuez vous tenir,
Asseuré que dans peu vous l'y verrez venir,
Lors qu'elle aura quitté quelques prouinciales,
Aux personnes de Cour fâcheuses animales.

ERASTE.

Tenons-nous donc au lieu qu'elle a voulu choisir :
Mais, puisque l'ordre icy m'offre quelque loisir,
Laisse moy mediter, i'ay dessein de luy faire
Quelques vers, sur vn air, où ie la voy se plaire.

Il se promene en resuant.





SCENE IV.

ORANTE, CLIMENE, ERASTE.

ORANTE.

TOut le monde sera de mon opinion.

CLIMENE.

Croyez-vous l'emporter par obstination ?

ORANTE.

Ie pense mes raisons meilleures que les vostres.

CLIMENE.

Ie voudrois qu'on ouyst les vnes et les autres.

ORANTE.

I'auise vn homme icy qui n'est pas ignorant;
Il pourra nous iuger sur nostre different.
Marquis, de grace, vn mot : Souffrez qu'on vous appelle

Pour estre, entre nous deux, iuge d'vne querelle,
D'vn debat, qu'ont émeu nos diuers sentimens,
Sur ce qui peut marquer les plus parfaits Amants.

ERASTE.

C'est vne question à vuider difficile,
Et vous deuez chercher vn Iuge plus habile.

ORANTE.

Non, vous nous dites-là d'inutiles chansons :
Vostre esprit fait du bruit, et nous vous connoissons,
Nous sçauons que chacun vous donne à iuste titre ..

ERASTE.

Hé de grace,...

ORANTE.

En vn mot vous serez nostre arbitre,
Et ce sont deux momens qu'il vous faut nous donner.

CLIMENE.

Vous retenez icy qui vous doit condamner :
Car enfin, s'il est vray ce que i'en ose croire,
Monsieur, à mes raisons, donnera la victoire.

ERASTE.

Que ne puis ie à mon traistre inspirer le soucy,
D'inuenter quelque chose à me tirer d'icy !

ORANTE.

Pour moy de son esprit i'ay trop bon témoignage,
Pour craindre qu'il prononce à mon desauantage.
Enfin ce grand debat qui s'allume entre nous,
Est de sçauoir s'il faut qu'vn Amant soit ialoux.

CLIMENE.

Ou, pour mieux expliquer ma pensée et la vostre,
Lequel doit plaire plus d'vn ialoux ou d'vn autre.

ORANTE.

Pour moy, sans contredit, ie suis pour le dernier.

CLIMENE.

Et dans mon sentiment ie tiens pour le premier.

ORANTE.

Ie croy que nostre cœur doit donner son suffrage,
A qui fait éclater du respect dauantage.

CLIMENE.

Et moy, que si nos vœux doiuent paroistre au iour,
C'est pour celuy qui fait éclater plus d'amour.

ORANTE.

Ouy, mais on voit l'ardeur dont vne ame est saisie,
Bien mieux dans le respect, quȩ dans la ialousie.

CLIMENE.

Et c'est mon sentiment, que qui s'attache à nous,
Nous ayme d'autant plus, qu'il se monstre ialous.

ORANTE.

Fi ne me parlez point, pour estre Amans, Climene,
De ces gens dont l'amour est fait comme la haine,
Et qui, pour tous respects, et toute offre de vœux,
Ne s'appliquent iamais, qu'à se rendre Fascheux;
Dont l'ame, que sans cesse vn noir transport anime,
Des moindres actions cherche à nous faire vn crime;
En soûmet l'innocence à son aueuglement,
Et veut, sur vn coup d'œil, vn éclaircissement:
Qui de quelque chagrin nous voyant l'apparence,
Se plaignent aussi-tost, qu'il naist de leur presence;
Et lors que dans nos yeux brille vn peu d'enioûment,
Veulent que leurs Riuaux en soient le fondement:
Enfin, qui prenant droit des fureurs de leur zele,
Ne vous parlent iamais, que pour faire querelle;
Osent deffendre à tous l'approche de nos cœurs,
Et se font les tyrans de leurs propres vainqueurs.
Moy ie veux des Amans que le respect inspire;
Et leur soûmission marque mieux nostre empire.

CLIMENE.

Fi ne me parlez point, pour estre vrais Amans,
De ces gens, qui pour nous n'ont nuls emportements;
De ces tiedes Galans, de qui les cœurs paisibles,

Tiennent desia pour eux les choses infaillibles;
N'ont point peur de nous perdre, et laissent chaque iour,
Sur trop de confiance endormir leur amour;
Sont auec leurs Riuaux en bonne intelligence,
Et laissent vn champ libre à leur perseuerance.
Vn amour si tranquille excite mon courroux.
C'est aimer froidement que n'estre point ialoux;
Et ie veux, qu'vn Amant pour me prouuer sa flâme,
Sur d'eternels soupçons laisse flotter son ame,
Et par de prompts transports, donne vn signe éclatant
De l'estime qu'il fait de celle qu'il pretend.
On s'applaudit alors de son inquietude,
Et s'il nous fait par fois vn traitement trop rude,
Le plaisir de le voir soûmis à nos genous,
S'excuser de l'éclat qu'il a fait contre nous,
Ses pleurs, son desespoir d'auoir pû nous déplaire,
Est vn charme à calmer toute nostre colere.

ORANTE.

Si pour vous plaire il faut beaucoup d'emportement,
Ie sçais qui vous pourroit donner contentement;
Et ie connois des gens dans Paris plus de quatre,
Qui, comme ils le font voir, aiment iusques à batre.

CLIMENE.

Si pour vous plaire il faut n'estre iamais ialous.
Ie sçais certaines gens fort commodes pour vous;
Des hommes en amour d'vne humeur si souffrante,
Qu'ils vous verroient sans peine entre les bras de trente.

ORANTE.

Enfin, par vostre arrest vous deuez déclarer,
Celuy de qui l'amour vous semble à preferer.

ERASTE.

Puisqu'à moins d'vn arrest ie ne m'en puis deffaire,
Toutes deux à la fois ie vous veux satisfaire;
Et pour ne point blasmer ce qui plaist à vos yeux,
Le jaloux aime plus, et l'autre aime bien mieux.

CLIMENE.

L'arrest est plein d'esprit; mais...

ERASTE.

Suffit, i'en suis quitte.
Aprés ce que i'ay dit, souffrez que ie vous quitte.





SCENE V.

ORPHISE, ERASTE.

ERASTE.

QVe vous tardez, Madame, et que i'esprouue bien.

ORPHISE.

Non, non, ne quittez pas vn si doux entretien.
A tort vous m'accusez d'estre trop tard venuë,
Et vous auez dequoy vous passer de ma veuë.

ERASTE.

Sans sujet contre moy voulez-vous vous aigrir,
Et me reprochez-vous ce qu'on me fait soufrir?
Ha! de grace attendez...

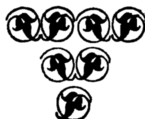
ORPHISE.

Laissez-moy, ie vous prie,
Et courez vous rejoindre à vostre compagnie.

Elle sort.

ERASTE.

Ciel, faut-il qu'aujourd'huy Fâcheuses, et Fâcheux,
Conspirent à troubler les plus chers de mes veux!
Mais allons sur ses pas, malgré sa resistance,
Et faisons à ses yeux briller nostre innocence.





SCENE VI.

DORANTE, ERASTE.

DORANTE.

HA Marquis que l'on voit de Fascheux tous les iours,
Venir de nos plaisirs interrompre le cours!
Tu me vois enragé d'vne assez belle chasse,
Qu'vn fat... C'est vn recit qu'il faut que ie te fasse.

ERASTE.

Ie cherche icy quelqu'vn, et ne puis m'arrester.

DORANTE *le retenant.*

Parbleu chemin faisant ie te le veux conter.
Nous estions vne troupe, assez bien assortie,
Qui pour courir vn Cerf auions hier fait partie;
Et nous fusmes coucher sur le pays exprés,
C'est à dire, mon cher, en fin fond de forets.
Comme cét exercice est mon plaisir supréme,
Ie voulus, pour bien faire, aller au bois moy-mesme;
Et nous conclusmes tous d'attacher nos efforts,
Sur vn Cerf, qu'vn chacun nous disoit Cerf-dix-cors;
Mais moy, mon iugement, sans qu'aux marques i'arreste,
Fut qu'il n'estoit que Cerf à sa seconde teste.

Nous auions, comme il faut, separé nos relais,
Et desjeunions en haste, auec quelques œufs frais;
Lors qu'vn franc Campagnard, auec longue rapiere,
Montant superbement sa Iument pouliniere,
Qu'il honoroit du nom de sa bonne Iument,
S'en est venu nous faire vn mauuais compliment,
Nous presentant aussi, pour surcroist de colere,
Vn grand benest de fils, aussi sot que son pere.
Il s'est dit grand Chasseur, et nous a priés tous,
Qu'il pust auoir le bien de courir auec nous.
Dieu preserue, en chassant, toute sage personne,
D'vn porteur de huchet, qui mal à propos sonne;
De ces gens, qui suiuis de dix Hourets galeux
Disent ma meute, et font les chasseurs merueilleux.
Sa demande receuë, et ses vertus prisées,
Nous auons esté tous frapper à nos brisées.
A trois longueurs de trait, tayaut; voila d'abord
Le Cerf donné aux chiens. I'appuye, et sonne fort.
Mon Cerf débuche, et passe vne assez longue pleine,
Et mes chiens aprés luy; mais si bien en haleine,
Qu'on les auroit couuerts tous d'vn seul iuste-au-corps
Il vient à la Forest. Nous luy donnons à lors
La vieille meute; et moy, ie prens en diligence
Mon Cheual Allezan. Tu l'as veu?

ERASTE.

Non ie pense.

DORANTE.

Comment? c'est vn Cheual aussi bon qu'il est beau,
Et que ces iours passez, i'achetay de Gaueau*.

* *Marchand de Cheuaux celebre à la Cour.*

Ie te laisse à penser, si, sur cette matiere,

Il voudroit me tromper, luy qui me considere :
Aussi ie m'en contente, et iamais, en effet,
Il n'a vendu Cheual, ny meilleur, ny mieux fait.
Vne teste de Barbe, auec l'Estoile nette;
L'encolure d'vn Signe, effilée, et bien droite;
Point d'espaules non plus qu'vn Liévre; court-iointé,
Et qui fait dans son port voir sa viuacité.
Des piez, morbleu, des piez! le rein double : à vray dire,
I'ay trouué le moyen, moy seul, de le reduire,
Et sur luy, quoy qu'aux yeux il montrast beau semblant,
Petit Iean de Gaueau ne montoit qu'en tremblant.
Vne croupe, en largeur, à nulle autre pareille;
Et des gigots, Dieu sçait! bref c'est vne merueille,
Et i'en ay refusé cent pistoles, croy moy,
Au retour d'vn cheual amené pour le Roy.
Ie monte donc dessus, et ma ioye estoit pleine,
De voir filer de loin les coupeurs dans la plaine;
Ie pousse, et ie me trouue en vn fort à l'escart,
A la queuë de nos chiens moy seul auec Drecar*.

* *Piqueur renommé.*

Vne heure là dedans nostre Cerf se fait battre.
I'appuye alors mes chiens, et fais le diable à quatre :
Enfin iamais Chasseur ne se vit plus joyeux;
Ie le relance seul, et tout alloit des mieux;
Lors que d'vn ieune Cerf s'accompagne le nostre,
Vne part de mes chiens se separe de l'autre,
Et ie les voy, Marquis, comme tu peux penser,
Chasser tous auec crainte, et finaut balancer.
Il se rabat soudain, dont i'eus l'ame rauie;
Il empaume la voye, et moy ie sonne et crie,
A finaut, à finaut : i'en reuois à plaisir,
Sur vne taupiniere, et ressonne à loisir.
Quelques chiens reuenoient à moy, quand pour disgrace,
Le ieune Cerf, Marquis, à mon Campagnard passe.
Mon étourdy se met à sonner comme il faut,

Et crie à pleine voix, tayaut, tayaut, tayaut.
Mes chiens me quittent tous, et vont à ma pecore,
I'y pousse et i'en reuois dans le chemin encore;
Mais à terre, mon cher, ie n'eus pas ietté l'œil,
Que ie connus le change, et sentis vn grand dueil.
I'ay beau luy faire voir toutes les differences,
Des pinces de mon Cerf, et de ses connoissances;
Il me soustient tousiours, en Chasseur ignorant,
Que c'est le Cerf de meute, et par ce different
Il donne temps aux chiens d'aller loin : i'en enrage,
Et pestant de bon cœur contre le personnage,
Ie pousse mon cheual, et par haut, et par bas,
Qui plioit des gaulis aussi gros que les bras :
Ie ramene les chiens à ma premiere voye,
Qui vont, en me donnant vne excessive ioye,
Requerir nostre Cerf, comme s'ils l'eussent veu :
Ils le relancent; mais, ce coup est-il preueu?
A te dire le vray, cher Marquis, il m'assomme.
Nostre Cerf relancé va passer à nostre homme,
Qui croyant faire vn trait de Chasseur fort vanté,
D'vn pistolet d'arçon qu'il auoit apporté,
Luy donne iustement au milieu de la teste,
Et de fort loin me crie, ah! i'ay mis bas la beste.
A-t'on iamais parlé de pistolets, bon Dieu!
Pour courre vn Cerf? pour moy venant dessus le lieu,
I'ay trouué l'action tellement hors d'vsage,
Que i'ai donné des deux à mon cheual, de rage,
Et m'en suis reuenu chez moy tousiours courant,
Sans vouloir dire vn mot à ce sot ignorant.

ERASTE.

Tu ne pouuois mieux faire, et ta prudence est rare:
C'est ainsi, des Fascheux, qu'il faut qu'on se separe;
Adieu.

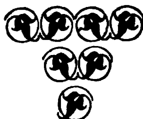
DORANTE.

Quand tu voudras, nous irons quelque part,
Où nous ne craindrons point de chasseur Campagnard.

ERASTE.

Fort bien. Ie croy qu'enfin ie perdray patience.
Cherchons à m'excuser auec diligence.

Fin du deuxiesme Acte.





BALLET

Du second Acte.

PREMIERE ENTREE.

DES Ioueurs de Boule l'arrestent pour mesurer vn coup, dont ils sont en dispute. Il se défait d'eux auec peine, et leur laisse dancer vn pas, composé de toutes les postures qui sont ordinaires à ce Ieu.

DEVXIESME ENTREE.

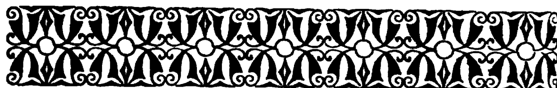
De petits Frondeurs les viennent interrompre qui sont chassez en suite.

TROISIESME ENTREE.

Par des Sauetiers, et des Sauetieres, leurs peres, et autres qui sont aussi chassez à leur tour.

QVATRIESME ENTREE.

Par vn Iardinier qui dance seul, et se retire pour faire place au troisiesme Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

IL est vray, d'vn costé mes soins ont reüssy:
Cét adorable objet enfin s'est adoucy :
Mais d'vn autre on m'accable, et les astres seueres,
Ont, contre mon amour, redoublé leurs coleres.
Ouy Damis son tuteur, mon plus rude fâcheux,
Tout de nouueau s'oppose aux plus doux de mes veux,
A son aymable niece a deffendu ma veuë,
Et veut, d'vn autre Espoux la voir demain pourueuë.
Orphise toutefois, malgré son desaueu,
Daigne accorder ce soir vne grace à mon feu;
Et i'ay fait consentir l'esprit de cette belle,
A souffrir qu'en secret ie la visse chez elle.
L'amour ayme sur tout les secrettes faueurs;
Dans l'obstacle, qu'on force, il trouue des douceurs;
Et le moindre entretien de la beauté qu'on ayme,
Lors qu'il est deffendu, deuient grace supréme.

Ie vais au rendez-vous : c'en est l'heure, à peu prés :
Puis, ie veux m'y trouuer plustost auant qu'aprés.

LA MONTAGNE.

Suiuray-ie vos pas?

ERASTE.

Non, ie craindrois que peut-estre
A quelques yeux suspects tu me fisses connoistre.

LA MONTAGNE.

Mais...

ERASTE.

Ie ne le veux pas.

LA MONTAGNE.

Ie dois suiure vos loix :
Mais au moins si de loin...

ERASTE.

Te tairas-tu, vingt fois?
Et ne veux-tu iamais quitter cette methode,
De te rendre, à toute heure, vn valet incommode!





SCENE II.

CARITIDES, ERASTE.

CARITIDES.

MOnsieur, le temps repugne à l'honneur de vous voir.
Le matin est plus propre à rendre vn tel deuoir:
Mais de vous rencontrer il n'est pas bien facile;
Car vous dormez toûjours, ou vous estes en ville;
Au moins, Messieurs vos gens me l'asseurent ainsy,
Et i'ay, pour vous trouuer, pris l'heure que voicy.
Encor est-ce vn grand heur, dont le destin m'honnore;
Car deux momens plus tard, ie vous manquois encore.

ERASTE.

Monsieur, souhaitez-vous quelque chose de moy?

CARITIDES.

Ie m'acquitte, Monsieur, de ce que ie vous doy;
Et vous viens... Excusez l'audace, qui m'inspire,
Si...

ERASTE.

Sans tant de façons, qu'auez-vous à me dire?

CARITIDES.

Comme le rang, l'esprit, la generosité,
Que chacun vante en vous...

ERASTE.

Ouy ie suis fort vanté,
Passons, Monsieur.

CARITIDES.

Monsieur, c'est vne peine extréme,
Lors qu'il faut à quelqu'vn se produire soy-mesme,
Et toûjours, prés des Grans on doit estre introduit,
Par des gens, qui de nous fassent vn peu de bruit;
Dont la bouche écoutée, auecque poids debite,
Ce qui peut faire voir nostre petit merite :
Enfin i'aurois voulu que des gens bien instruits,
Vous eussent pû, Monsieur, dire ce que ie suis.

ERASTE.

Ie vois assez, Monsieur, ce que vous pouuez estre,
Et vostre seul abord le peut faire connoistre.

CARITIDES.

Ouy ie suis vn sçauant charmé de vos vertus.
Non pas de ces sçauants, dont le nom n'est qu'en vs:
Il n'est rien si commun, qu'vn nom à la Latine.
Ceux qu'on habille en Grec ont bien meilleure mine;
Et pour en auoir vn qui se termine en es,
Ie me fais appeller Monsieur Caritides.

ERASTE.

Monsieur Caritides soit, qu'auez-vous à dire?

CARITIDES.

C'est vn placet, Monsieur, que ie voudrois vous lire;
Et que dans la posture, où vous met vostre employ,
I'ose vous conjurer de presenter au Roy.

ERASTE.

Hé! Monsieur, vous pouuez le presenter vous-mesme.

CARITIDES.

Il est vray que le Roy fait cette grace extréme;
Mais par ce mesme excés de ses rares bontez,
Tant de méchans placets, Monsieur, sont presentez,
Qu'ils estouffent les bons, et l'espoir où ie fonde,
Est qu'on donne le mien, quand le Prince est sans monde.

ERASTE.

Et bien vous le pouuez, et prendre vostre temps.

CARITIDES.

Ah Monsieur! les Huissiers sont de terribles gens.
Ils traitent les Sçauans de faquins à nasardes;
Et ie n'en puis venir qu'à la salle des Gardes.
Les mauuais traitements qu'il me faut endurer,
Pour iamais de la Cour me feroient retirer,
Si ie n'auois conçeu l'esperance certaine,

Qu'aupres de nostre Roy vous serez mon Mecene.
Ouy vostre credit m'est vn moyen asseuré...

ERASTE.

Et bien donnez-moy donc, ie le presenteray.

CARITIDES.

Le voicy; mais au moins oyez-en la lecture.

ERASTE.

Non...

CARITIDES.

C'est pour en estre instruit, Monsieur, ie vous coniure.

AV ROY.

SIRE,

Vostre tres-humble, tres-obëissant, tres-fidelle, et tres-sçauant subjet et seruiteur Caritides, François de nation, Grec de profession; Ayant consideré les grans et notables abus, qui se commettent aux inscriptions, des enseignes des Maisons, Boutiques, Cabarets, Ieux de Boule, et autres lieux de vostre bonne Ville de Paris; en ce que certains ignorans

compositeurs desdites inscriptions, renuersent, par vne barbare, pernicieuse et detestable ortographe toute sorte de sens et raison, sans aucun égard d'Etimologie, Analogie, Energie, ny Allegorie quel conque; au grand scandale de la Republique des Lettres, et de la nation Françoise, qui se décrie et deshonore par lesdits abus, et fautes grossieres, enuers les Estrangers; et notamment enuers les Allemans, curieux lecteurs, et inspectateurs desdites inscriptions.

ERASTE.

Ce Placet est fort long et pourroit bien fâcher...

CARITIDES.

Ah! Monsieur pas vn mot ne s'en peut retrancher.

ERASTE.

Acheuez promptement.

CARITIDES *continuë.*

Supplie humblement Vostre Majesté de créer, pour le bien de son Estat, et la gloire de son Empire, vne Charge de Controlleur, Intendant, Correcteur, Reuiseur, et Restorateur general desdites inscriptions, et d'icelle honnorer le suppliant, tant en consideration de son rare et éminent sçauoir, que des grands et signalez seruices qu'il a rendus à l'Estat, et à Vostre Majesté, en faisant l'Anagramme de vostredite Majesté en François, Latin, Grec, Hebreu, Siriaque, Caldeen, Arabe...

ERASTE *l'interrompant.*

Fort bien : donnez-le viste, et faites la retraite :
Il sera veu du Roy, c'est vne affaire faite.

CARITIDES.

Helas! Monsieur, c'est tout que monstrer mon placet.
Si le Roy le peut voir, ie suis seur de mon fait :
Car comme sa justice en toute chose est grande,
Il ne pourra iamais refuser ma demande.
Au reste, pour porter au Ciel vostre renom,
Donnez-moy par écrit vostre nom, et sur-nom,
I'en veux faire vn poëme, en forme d'acrostiche,
Dans les deux bouts du Vers, et dans chaque hemistiche.

ERASTE.

Ouy, vous l'aurez demain, Monsieur Caritides.
Ma foy de tels sçauants sont des asnes bien faits.
I'aurois dans d'autres temps bien ry de sa sottise...





SCENE III.

ORMIN, ERASTE.

ORMIN.

BIen qu'vne grande affaire en ce lieu me conduise,
I'ay voulu qu'il sortist, auant que vous parler.

ERASTE.

Fort bien, mais dépeschons, car ie veux m'en aller.

ORMIN.

Ie me doute à peu prés que l'homme qui vous quitte
Vous a fort ennuyé, Monsieur, par sa visite.
C'est vn vieux importun, qui n'a pas l'esprit sain,
Et pour qui i'ay tousiours quelque defaite en main.
Au Mail, à Luxembourg, et dans les Thuilleries,
Il fatigue le monde, auec ses réveries :
Et des gens, comme vous, doiuent fuir l'entretien,
De tous ces sçauants [là], qui ne sont bons à rien.
Pour moy ie ne crains pas, que ie vous importune,
Puisque ie viens, Monsieur, faire vostre fortune.

ERASTE.

Voicy quelque soufleur, de ces gens qui n'ont rien;
Et vous viennent tousiours promettre tant de bien.
Vous auez fait, Monsieur, cette benite pierre,
Qui peut, seule, enrichir tous les Roys de la terre.

ORMIN.

La plaisante pensée, helas, où vous voilà!
Dieu me garde, Monsieur, d'estre de ces foux-là.
Ie ne me repais point de visions friuoles,
Et ie vous porte icy les solides paroles,
D'vn auis, que par vous ie veux donner au Roy;
Et que tout cacheté ie conserue sur moy.
Non de ces sots projets, de ces chimeres vaines,
Dont les Sur-intendants ont les oreilles pleines;
Non de ces gueux d'auis, dont les pretentions
Ne parlent que de vingt, ou trente millions :
Mais vn, qui tous les ans, à si peu qu'on le monte,
En peut donner au Roy quatre cent, de bon conte :
Auec facilité, sans risque, ny soupçon,
Et sans fouler le peuple en aucune façon.
Enfin c'est vn auis d'vn gain inconceuable,
Et que du premier mot on trouuera faisable.
Ouy, pourueu que par vous ie puisse estre poussé...

ERASTE.

Soit, nous en parlerons, ie suis vn peu pressé.

ORMIN.

Si vous me promettiez de garder le silence,
Ie vous découurirois cét auis d'importance.

ERASTE.

Non, non, ie ne veux point sçauoir vostre secret.

ORMIN.

Monsieur, pour le trahir, ie vous croy trop discret,
Et veux, auec franchise, en deux mots vous l'apprendre.
Il faut voir si quelqu'vn ne peut point nous entendre.
Cét auis merueilleux, dont ie suis l'inuenteur,
Est que...

ERASTE.

D'vn peu plus loin, et pour cause, Monsieur.

ORMIN.

Vous voyez le grand gain, sans qu'il faille le dire,
Que de ses ports de mers le Roy tous les ans tire.
Or l'auis dont encor nul ne s'est auisé,
Est qu'il faut de la France, et c'est vn coup aisé,
En fameux ports de mer, mettre toutes les costes.
Ce seroit pour monter à des sommes tres-hautes,
Et si...

ERASTE.

L'auis est bon, et plaira fort au Roy.
Adieu, nous vous verrons.

ORMIN.

Au moins appuyez-moy,
Pour en auoir ouuert les premieres paroles.

ERASTE.

Ouy, ouy.

ORMIN.

Si vous vouliez me prester deux pistoles,
Que vous reprendriez sur le droit de l'auis,
Monsieur...

ERASTE.

Ouy volontiers. Plust à Dieu, qu'à ce prix,
De tous les Importuns ie pusse me voir quitte!
Voyez quel contretemps prend icy leur visite!
Ie pense qu'à la fin ie pourray bien sortir.
Viendra-t-il point quelqu'vn encor me diuertir?





SCENE IV.

FILINTE, ERASTE.

FILINTE.

MArquis,ie viens d'apprendre vne estrange nouuelle.

ERASTE.

Quoy ?

FILINTE.

Q'vn homme, tantost, t'a fait vne querelle.

ERASTE.

A moy ?

FILINTE.

Que te sert-il de le dissimuler ?
Ie sçay de bonne part qu'on t'a fait appeller ;
Et comme ton amy, quoy qu'il en réussisse,
Ie te viens, contre tous, faire offre de seruice.

ERASTE.

Ie te suis obligé ; mais crois que tu me fais...

FILINTE.

Tu ne l'auoüeras pas, mais tu sors sans valets:
Demeure dans la ville, ou gagne la campagne,
Tu n'iras nulle part que ie ne t'accompagne.

ERASTE.

Ah i'enrage!

FILINTE.

A quoy bon de te cacher de moy?

ERASTE.

Ie te iure, Marquis, qu'on s'est moqué de toy.

FILINTE.

En vain tu t'en deffens.

ERASTE.

Que le Ciel me foudroye,
Si d'aucun démeslé...

FILINTE.

Tu penses qu'on te croye?

ERASTE.

Eh mon Dieu! ie te dis, et ne déguise point,
Que...

FILINTE.

Ne me crois pas dupe, et credule à ce point.

ERASTE.

Veux-tu m'obliger?

FILINTE.

Non.

ERASTE.

Laisse-moy, ie te prie.

FILINTE.

Point d'affaire, Marquis.

ERASTE.

Vne galanterie,
En certain lieu, ce soir...

FILINTE.

Ie ne te quitte pas :
En quel lieu que ce soit, ie veux suiure tes pas.

ERASTE.

Parbleu, puisque tu veux que i'aye vne querelle,
Ie consens à l'auoir pour contenter ton zèle :

Ce sera contre toy qui me fais enrager,
Et dont ie ne me puis par douceur degager.

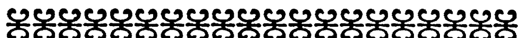
FILINTE.

C'est fort mal d'vn amy receuoir le seruice :
Mais, puisque ie vous rens vn si mauuais office,
Adieu, vuidez sans moy tout ce que vous aurez.

ERASTE.

Vous serez mon amy quand vous me quitterez.
Mais voyez quels malheurs suiuent ma destinée!
Ils m'auront fait passer l'heure qu'on m'a donnée.





SCENE V.

DAMIS, L'ESPINE, ERASTE, LA RIVIERE.

DAMIS.

QVoy, malgré moy, le traistre espere l'obtenir?
Ah! mon iuste courroux le sçaura preuenir.

ERASTE.

I'entrevoy-là quelqu'vn sur la porte d'Orphise.
Quoy toûjours quelque obstacle aux feux qu'elle authorise!

DAMIS.

Ouy, i'ay sceu que ma Niece, en dépit de mes soins
Doit voir ce soir chez elle Eraste sans tesmoins.

LA RIVIERE.

Qu'entens-ie à ces gens-là dire de nostre Maistre?
Approchons doucement, sans nous faire connoistre

DAMIS.

Mais auant qu'il ait lieu d'acheuer son dessein,
Il faut, de mille coups, percer son traistre sein.
Va-t'en faire venir ceux que ie viens de dire,
Pour les mettre en embuche aux lieux que ie desire;
Afin, qu'au nom d'Eraste, on soit prest à vanger
Mon honneur, que ses feux ont l'orgueil d'outrager;
A rompre vn rendez-vous, qui dans ce lieu l'appelle,
Et noyer dans son sang sa flame criminelle.

LA RIVIERE *l'attaquant auec ses compagnons.*

Auant qu'à tes fureurs on puisse l'immoler,
Traistre tu trouueras en nous à qui parler.

ERASTE *mettant l'espée à la main.*

Bien qu'il m'ait voulu perdre, vn point d'honneur me presse
De secourir icy l'oncle de ma Maistresse.
Ie suis à vous, Monsieur.

DAMIS *apres leur fuite.*

O Ciel, par quel secours,
D'vn trépas asseuré vois-ie sauuer mes iours!
A qui suis-ie obligé d'vn si rare seruice?

ERASTE.

Ie n'ay fait, vous seruant, qu'vn acte de iustice

DAMIS.

Ciel! puis-ie à mon oreille adjouster quelque foy?
Est-ce la main d'Eraste...

ERASTE.

Ouy, ouy, Monsieur, c'est moy.
Trop heureux, que ma main vous ait tiré de peine,
Trop malheureux d'auoir merité vostre haine.

DAMIS.

Quoy celuy, dont i'auois resolu le trépas,
Est celuy, qui pour moy, vient d'employer son bras?
Ah! c'en est trop, mon cœur est contraint de se rendre;
Et quoy que vostre amour, ce soir, ait pû pretendre,
Ce trait si surprenant de generosité,
Doit étoufer en moy toute animosité.
Ie rougis de ma faute, et blasme mon caprice.
Ma hayne, trop long-temps, vous a fait iniustice,
Et pour la condamner par vn éclat fameux,
Ie vous ioins, dés ce soir, à l'objet de vos veux.





SCENE VI.

ORPHISE, DAMIS, ERASTE, suitte.

ORPHISE *venant auec vn flambeau d'argent à la main.*

Monsieur, quelle auanture a d'vn trouble effroyable...

DAMIS.

Ma Niece elle n'a rien que de tres-agreable,
Puis qu'apres tant de veux que i'ay blâmez en vous,
C'est elle qui vous donne Eraste pour Espoux.
Son bras a repoussé le trépas, que i'éuite;
Et ie veux, enuers luy, que vostre main m'acquitte.

ORPHISE.

Si c'est pour luy payer ce que vous luy deuez,
I'y consens, deuant tout, aux iours qu'il a sauuez.

ERASTE.

Mon cœur est si surpris d'vne telle merueille,
Qu'en ce rauissement, ie doute, si ie veille.

DAMIS.

Celebrons l'heureux sort, dont vous allez iouïr;
Et que nos violons viennent nous réioüir.
Comme les Violons veulent ioüer, on frappe fort à la porte.

ERASTE.

Qui frappe là si fort.

L'ESPINE.

Monsieur ce sont des Masques,
Qui portent des crin-crins, et des tambours de Basques.
Les Masques entrent qui occupent toute la place.

ERASTE.

Quoy tousiours des Fascheux, hola Suisses icy,
Qu'on me fasse sortir ces gredins que voicy.

FIN.



BALLET

Du troisiéme Acte.

PREMIERE ENTREE.

DEs Suisses auec des halebardes chassent tous les Masques Fascheux, et se retirent ensuite pour laisser danser à leur aise.

DERNIERE ENTREE.

Quatre Bergers, et vne Bergere, qui au sentiment de tous ceux qui l'ont veuë, ferment le diuertissement d'assez bonne grace.





EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

PAR Grace et Priuilege du Roy donné à Paris le 5. Feurier, signé BOVCHET : Il est permis au Sieur MOLIERE de faire imprimer vne Piece de Theatre de sa composition, intitulée *les Fascheux*, pendant l'espace de cinq années ; Et deffences sont faites à tous autres de l'imprimer, sur peine de cinq cens liures d'amande, de tous despens, dommages et interests, comme est porté plus amplement par lesdites Lettres.

Et ledit Sieur de MOLIERE *a cédé et transporté le droict du Priuilege à* GVILLAVME DE LVYNE, *Marchand Libraire à Paris, pour en ioüir le temps porté par iceluy.*

Et ledit de Luyne a fait par du present Priuilege à Charles de Sercy, Iean Guignard, Claude Barbin, et Gabriel Quinet, pour en ioüir conioinctement.

Acheué d'imprimer le 18. *Feurier* 1662.

Registré sur le Liure de la Communauté le 13. Fevrier 1662.

Signé DVBRAY, Syndic.

Les Exemplaires ont esté fournis.

A PARIS

DES PRESSES DE D. JOUAUST

RUE SAINT-HONORÉ, 338

M DCCC LXXIV

MOLIÈRE

—

LES FASCHEVX

